

## Questions Sociopolitiques et Environnementales

### La croyance est-elle une pratique sociale ?

Extrait 1 (E. Durkheim, les Règles de la méthode sociologique) :

Notre principal objectif, en effet, est d'étendre à la conduite humaine le rationalisme scientifique, en faisant voir que, considérée dans le passé, elle est réductible à des rapports de cause à effet qu'une opération non moins rationnelle peut transformer ensuite en règles d'action pour l'avenir. Ce qu'on a appelé notre positivisme n'est qu'une conséquence de ce rationalisme (ix)

Extrait 2 (E. Durkheim, les Règles de la méthode sociologique) :

La dureté du bronze n'est ni dans le cuivre, ni dans l'étain, ni dans le plomb qui ont servi à le former et qui sont des corps mous et flexibles ; elle est dans leur mélange. La fluidité de l'eau, ses propriétés alimentaires et autres ne sont pas dans les deux gaz dont elle est composée, mais dans la substance complexe qu'ils forment par leur association.

Appliquons ce principe à la sociologie. Si comme on nous l'accorde, cette synthèse qui génère constitue toute société dégage des phénomènes nouveaux, différents de ceux qui se passent dans les consciences solitaires, il faut bien admettre que ces faits spécifiques résident dans la société même qui les produit, et non dans ses parties, c'est-à-dire dans ses membres. Ils sont donc, en ce sens, extérieurs aux consciences individuelles, considérées comme telles, de même que les caractères distinctifs de la vie sont extérieurs aux substances minérales qui composent l'être vivant. (101)

Extrait 3 (E. Durkheim, les Règles de la méthode sociologique) :

Mais, dira-t-on, puisque les seuls éléments dont est formée la société sont des individus, l'origine première des phénomènes sociologiques ne peut être que psychologique. En raisonnant ainsi, on peut tout aussi facilement établir que les phénomènes biologiques s'expliquent analytiquement par les phénomènes inorganiques. En effet, il est bien certain qu'il n'y a dans la cellule vivante que des molécules de matière brute. Seulement ils y sont associés et c'est cette association qui est la cause des phénomènes nouveaux qui caractérisent la vie et dont il est impossible de retrouver le germe dans aucun des éléments associés. C'est qu'un tout n'est pas identique à la somme des parties, il est quelque chose d'autre et dont les propriétés diffèrent de celles que présentent les parties dont il est composé. (p. 102)

Extrait 4 : Les croyances comme force

Quand nous disons de ces principes que ce sont des forces, nous ne prenons pas le mot dans une acception métaphorique ; ils agissent comme des forces véritables. Ce sont même, en un sens, des forces matérielles qui engendrent mécaniquement des effets physiques. Un individu entre-t-il en contact avec elles sans avoir pris les précautions convenables ? Il en reçoit un choc que l'on a pu comparer à l'effet d'une décharge électrique. On semble parfois les concevoir comme des sortes de fluides qui s'échappent par les pointes. Quand elles s'introduisent dans un organisme qui n'est pas fait pour les recevoir, elles y produisent la maladie et la mort, par une réaction toute automatique. En dehors de l'homme, elles jouent le rôle de principe vital ; c'est en agissant sur elles, nous le verrons, qu'on assure la reproduction des espèces. C'est sur elles que repose la vie universelle. (FEVR, 271)

Extrait 5 : La dimension morale des croyances

Mais en même temps qu'un aspect physique, elles ont un caractère moral. Quand on demande à l'indigène pourquoi il observe ses rites, il répond que les ancêtres les ont toujours observés et qu'il doit suivre leur exemple. Si donc il se comporte de telle ou telle manière avec les êtres totémiques, ce n'est pas seulement parce que les forces qui y résident sont d'un abord physiquement redoutable, c'est qu'il se sent moralement obligé de se comporter ainsi ; il a le sentiment qu'il obéit à une sorte d'impératif, qu'il remplit un devoir. Il n'a pas seulement pour les êtres sacrés de la crainte, mais du respect. (272)

Extrait 6 : La violence des cérémonies rituelles

Déjà, depuis la tombée de la nuit, toutes sortes de processions, de danses, de chants avaient eu lieu à la lumière des flambeaux ; aussi l'effervescence générale allait-elle croissant. A un moment donné, douze assistants prirent chacun en main une sorte de grande torche enflammée, et l'un d'eux, tenant la sienne comme une baïonnette, chargea un groupe d'indigènes. Les coups étaient parés au moyen de bâtons et de lances. Une mêlée générale s'engagea. Les hommes sautaient, se cabraient, poussaient des hurlements sauvages ; les torches brillaient, crépitaient en frappant les têtes et les corps, lançaient des étincelles dans toutes les directions. « La fumée, les torches toutes flamboyantes, cette pluie

d'étincelles, cette masse d'hommes chantant et hurlant, tout cela, disent Spencer et Gillen, formait une scène d'une sauvagerie dont il est impossible de donner une idée avec des mots. (312)

#### Extrait 7 : Un « délire fondé »

Quand l'australien est transporté au dessus de lui-même, quand il sent affluer en lui une vie dont l'intensité le surprend, il n'est pas dupe d'une illusion ; cette exaltation est réelle et elle est réellement le produit de forces extérieures et supérieures à l'individu. Sans doute il se trompe quand il croit que ce rehaussement de vitalité est l'œuvre d'un pouvoir à forme d'animal ou de plante. Mais l'erreur porte uniquement sur la lettre du symbole au moyen duquel cet être est représenté aux esprits, sur l'aspect de son existence. (322)

Mais si, pour cette raison, on peut dire que la religion ne va pas sans un certain délire, il faut ajouter que ce délire, s'il a les causes que nous lui avons attribuées, est bien fondé. Les images ont il est fait ne sont pas de pures illusions comme celles que naturistes et animistes mettent à la base de la religion ; elles correspondent à quelque chose dans le réel. Sans doute il est dans la nature des forces morales qu'elles expriment de ne pouvoir affecter avec quelque énergie l'esprit humain sans le mettre hors de lui-même, sans le plonger dans un état que l'on peut qualifier d'extatique, pourvu que le mot soit pris dans son sens étymologique : mais il ne s'ensuit nullement qu'elles soient imaginaires. Tout au contraire, l'agitation mentale qu'elles suscitent atteste leur réalité. C'est simplement une nouvelle preuve qu'une vie sociale très intense fait toujours à l'organisme, comme à la conscience de l'individu, une sorte de violence qui en trouble le fonctionnement normal. (325)

#### Extrait 8 : Les faits sociaux au-delà du fait religieux

Au reste, si l'on appelle délire tout état dans lequel l'esprit ajoute aux données immédiates de l'intuition sensible et projette ses sentiments et ses impressions dans les choses, il n'y a peut-être pas de représentation collective qui, en un sens, ne soit délirante ; les croyances religieuses ne sont qu'un cas particulier d'une loi très générale. Le milieu social tout entier nous apparaît comme peuplé de forces qui, en réalité, n'existent que dans notre esprit. On sait ce que le drapeau est pour le soldat ; en soi, ce n'est qu'un chiffon de toile. Le sang humain n'est qu'un liquide organique ; cependant, aujourd'hui encore, nous ne pouvons le voir couler sans éprouver une violente émotion que ses propriétés physico-chimiques ne sauraient expliquer. L'homme n'est rien autre chose, au point de vue physique, qu'un système de cellules, au point de vue mental qu'un système de représentations : sous l'un ou l'autre rapport il ne diffère qu'en degrés de l'animal. Et pourtant la société le conçoit et nous oblige à le concevoir comme investi d'un caractère sui generis qui l'isole qui tient à distance les empiétements téméraires, qui, en un mot, impose le respect. (325)

#### Extrait 9 : Les objets dans le fait religieux et totémique

On peut maintenant comprendre comment le principe totémique et, plus généralement, comment toute force religieuse est extérieure aux choses dans lesquelles elle réside. C'est que la notion n'en est nullement construite avec des impressions que cette chose produit directement sur nos sens et sur notre esprit. La force religieuse n'est que le sentiment que la collectivité inspire à ses membres, mais projeté hors des consciences qui l'éprouvent, et objectivé. Pour s'objectiver, il se fixe sur un objet qui devient ainsi sacré ; mais tout objet peut jouer ce rôle. En principe, il n'y en a pas qui y soient prédestinés par leur nature, à l'exclusion des autres ; il n'y en a pas davantage qui y soient nécessairement réfractaires. Tout dépend des circonstances qui font que le sentiment générateur des idées religieuses se pose ici ou là, sur tel point plutôt que sur tel autre. Le caractère sacré que revêt une chose n'est donc pas impliqué dans les propriétés intrinsèques de celle-ci : il y est surajouté. Le monde du religieux n'est pas un aspect particulier de la nature empirique, il y est superposé. (328)

#### Pour approfondir :

- Durkheim, E. (1985), *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris: PUF. (FEVR)
- Weber, M. (2004 [1905]), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris: Tel Gallimard.
- Caillé, A. (2003), 'Qu'est-ce que le religieux ?', *Revue du MAUSS*, 22, 2, 5-30.
- Durkheim, E. (1987 (1895)), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris: PUF.
- Aron, R. (1967), *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris: Gallimard.
- Bronner, G. (2003), *L'empire des croyances*, PUF.